

**MAURICE BEDEL  
UN ECRIVAIN FRANÇAIS DANS  
L'ITALIE DE MUSSOLINI EN 1929**

**Ralph SCHOR**

Aujourd'hui oublié, Maurice Bedel (1883-1954) connut la notoriété dans l'entre-deux-guerres. Docteur en médecine, il fit une brillante entrée dans la littérature en obtenant en 1927 le prix Goncourt pour son premier roman, *Jérôme, 60° de latitude nord*. Il enchaîna toute une série de romans qui connurent le succès comme *Molinoff Indre-et-Loire* (1928), *Zulfu* (1933), *Le Laurier d'Apollon* (1937)... Ces ouvrages manifestaient une sagesse équilibrée, un fort attachement au sol français, une ironie parfois mordante. Bedel publia aussi des pamphlets dont le plus remarqué fut *Bengali* (1937) où, s'en prenant au Front Populaire et surtout à Léon Blum, il affichait des idées xénophobes et antisémites très éloignées de l'humanisme tempéré de ses autres œuvres. Grand voyageur, il se rendit en Italie en 1929, rencontra Mussolini et parcourut la péninsule. Ses observations lui inspirèrent un nouveau livre, *Fascisme an VII* qui connut le succès<sup>1</sup>. L'exemplaire utilisé pour la présente étude indique qu'il s'agit de la 25<sup>e</sup> édition.

## • Le Duce

Maurice Bedel ouvre son livre par un portrait du Duce qui le reçoit au Palais Chigi. La date de cette audience n'est pas donnée, mais elle se situe nécessairement avant le 19 septembre 1929, jour où Mussolini s'installa au Palazzo Venezia. En tout cas, il n'est pas difficile d'obtenir une rencontre ; le dictateur, peu avare de son temps en la matière, aurait reçu 130 000 visiteurs, Italiens et étrangers, au cours de ses années de pouvoir<sup>2</sup>.

Bedel évoque d'abord le physique de son hôte et s'emploie à humaniser celui-ci : « On a trop vu, répandus par l'image, son visage au sourcil froncé, au regard ardent, sa mâchoire aux dents serrées, sa lèvre close sur un ordre bref et sans appel. Ce masque exprimant la volonté d'être dur, on se heurte à lui de quelque côté que l'on se tourne, dans les salles de rédaction, chez le confiseur, chez le perruquier, dans les cabines téléphoniques, chez le marchand de tabac, dans le salon de Grazia Deledda. C'est une obsession. C'est à se demander s'il garde cet air-là en dormant »<sup>3</sup>.

Bedel se démarque aussitôt du portrait stéréotypé : « Le vous assure qu'il est tout autre »<sup>4</sup>. Il montre Mussolini qui sourit et rit, s'exprime « avec la voix la plus douce du monde » dans un français chantant et presque gazouillé, un homme aux « manières pleines de délicatesse »<sup>5</sup>.

« Non, cet homme ne passe pas sa vie dans un sombre palais à parapher des listes de proscrits ou bien sur un balcon à haranguer des bonnets noirs et des bannières tricolores d'une bouche que convulse l'éloquence populaire »<sup>6</sup>.

Les propos de l'écrivain français se trouvent en accord avec ce que tous les biographes du Duce observent : s'il est rare que la maître de l'Italie fasse preuve d'aménité ou même de courtoisie avec ses compatriotes, mêmes ministres ou hiérarques fascistes, il se montre volontiers aimable avec ses visiteurs étrangers. Il va à la rencontre de ces derniers, égard auquel les Italiens n'ont pas droit. Bedel peut apprécier en cette circonstance la démarche légère de Mussolini, « la grâce d'un homme aux muscles assouplis, aux jointures huilées »<sup>7</sup>. Cette appréciation correspond à l'apparence du Duce à cette époque : si celui-ci souffre de l'estomac et est atteint d'une calvitie naissante, il a conservé un aspect robuste et agile. Il entretient son corps en pratiquant divers sports, activités abondamment mises en scène par la

---

<sup>1</sup> Maurice Bedel, *Fascisme an VII*, Gallimard, Paris, 1929.

<sup>2</sup> Max Gallo, *L'Italie de Mussolini*, Marabout, Paris, 1964, p. 212.

<sup>3</sup> *Fascisme an VII*, p. 9-10.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 10.

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 20.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 10.

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 11.

propagande officielle : natation, escrime, équitation, tennis, ski, pilotage d'avions, d'autos de course, de canots automobiles.

Maurice Bedel est également frappé par un fait que relèvent tous les visiteurs du Palais Chigi et du Palais de Venise : la nudité de la table sur laquelle travaille son hôte. Celui-ci dispose seulement sur son bureau un encrier, une pendule, un pot à crayons, une miniature représentant sa mère, mais « pas un papier, pas un dossier »<sup>8</sup>. De fait, Mussolini, maniaque de l'ordre, accepte seulement sur sa table les documents utiles à la tâche de l'instant et range méticuleusement les autres. Bedel en déduit un peu abusivement que le maître du pays est avant tout un homme d'action qui parle, ordonne, mais n'écrit pas. La réalité diffère quelque peu. Mussolini, certes cyclothymique et travaillant par à-coups, abat une besogne considérable, annote de nombreux rapports, règle une foule de questions, souvent dans le détail.

Le Français achève son portrait en vantant la « vertu » de son hôte qui est courageux et indifférent aux biens de la terre, ce que, dit l'écrivain, lui reconnaissent même « ses pires ennemis ». Les seuls loisirs qu'on lui connaisse, ajoute-t-il, sont l'équitation, la conduite automobile et le violon. Mussolini montre certes du courage physique et ne détourne pas les finances publiques à son profit. Il tient même à donner un tour spectaculaire à son désintéressement : ainsi il affiche son irritation à l'annonce d'un projet de la firme Lancia qui veut offrir une superbe automobile à ses fils ; après des discussions serrées avec la direction de l'entreprise, il accepte le cadeau « à titre tout à fait exceptionnel »<sup>9</sup>. Quant aux loisirs, il est vrai que le Duce fait bonne figure à cheval, au volant d'une auto, devant une partition classique. Mais il s'octroie d'autres distractions moins nobles comme les plaisanteries un peu grasses, les films comiques, surtout ceux de Charlot et Laurel et Hardy, et les femmes. Paradoxalement c'est cette dernière entorse à la grande vertu des temps anciens qu'il dissimule le moins, car elle renforce son image de virilité et d'homme proche des réalités.

### ● La nature du régime

Maurice Bedel qui n'est pas philosophe, politologue ou historien, ne livre pas une analyse complète et architecturée du fascisme, mais il en présente les éléments qui lui paraissent saillants.

Il relève d'abord le mépris de Mussolini pour « les idéologues, les bâtisseurs de rêve, les prometteurs de lune »<sup>10</sup>. Il confirme ainsi des traits bien connus, le réalisme et l'opportunisme du Duce, sa méfiance pour un intellectualisme et un rationalisme desséchants. Bedel ne porte pas un jugement sur ce point, mais il déplore ce qu'il croit être une conséquence du rejet de la spéculation théorique : « C'est en vain que j'ai cherché (à Rome) dans sa production littéraire ou philosophique, artistique ou scientifique, quelques unes des ces œuvres qui annoncent la précellence d'une ville, le rayonnement d'un nouveau foyer de l'intelligence »<sup>11</sup>.

La pensée se trouve certes bridée par un régime totalitaire, les intellectuels et les artistes sont encadrés, tenus par des institutions nouvelles comme l'Institut fasciste de la culture, le Conseil national de la recherche, l'Académie d'Italie<sup>12</sup>. Cependant le jugement de Maurice Bedel, très pénétré de l'importance de la culture française et du foyer parisien, paraît

---

<sup>8</sup> *Ibid.* Confirmé par l'huissier de Mussolini, Quinto Navarra, *Memorie del cameriere di Mussolini*, Longanesi, Milan, 1946, p. 112.

<sup>9</sup> Cf. Pierre Milza, *Mussolini*, Fayard, Paris, 1999, p. 473.

<sup>10</sup> *Fascisme an VII*, p. 118.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 54.

<sup>12</sup> Cf. Michel Ostenc, *Intellectuels italiens et fascisme*, Payot, Paris, 1983. Michel Ostenc pense que, malgré tous ses efforts, le régime n'a pas fait naître une culture fasciste, mais plutôt un style et des comportements superficiels.

excessif. Le régime fasciste peut en effet se flatter de l'adhésion, sincère ou intéressée, de nombreux intellectuels et savants, dont l'œuvre n'est pas toujours négligeable, comme Gentile, Marinetti, Pirandello, Malaparte, Soffici, Corradini, Orano, Piacentini, Mascagni, Marconi, Fermi...

Si, pour Bedel, l'Italie nouvelle dédaigne l'intellectualisme, elle privilégie l'action. Il montre que Mussolini a donné à son pays une réelle fierté nationale et que ce sentiment engendre une soif d'action, notamment sur la scène internationale. Il ajoute que cette intervention à l'extérieur servirait à faire oublier la confiscation de la liberté à l'intérieur. Cette observation est justifiée par le comportement et certains propos du Duce qui résume sa doctrine en un seul mot, le fait. Cependant si le régime exalte l'action et affectionne un discours guerrier grandiloquent, il glorifie plus l'idée de guerre que sa réalité. Pour lui le combat n'évoque pas le goût du sang, mais il implique surtout une mobilisation régénératrice du peuple. L'armée ne joue d'ailleurs pas de rôle politique important. Comme dit Eric Vial : « Le régime mussolinien recourt volontiers à une rhétorique guerrière, faite de grands mots accompagnés d'une pratique qui se voudrait audacieuse, mais qui est souvent fort prudente »<sup>13</sup>.

La phrase attribuée à Mussolini, « la cinématographie est l'arme la plus forte », est relayée par l'écrivain français qui consacre un long passage au septième art considéré comme un important moyen de propagande. De passage dans la campagne d'Orvieto, il assiste à une séance de cinéma ambulant donné par la Luce. Bedel commence par dire son admiration pour l'œuvre que Mussolini a conduite en la matière : « Cette Luce, c'est lui qui l'a réalisée, qui l'a en quelques mois amenée à un développement prodigieux, sur le seul programme de l'éducation sociale et intellectuelle du peuple »<sup>14</sup>.

Bedel conserve un certain recul et il présente la projection avec une ironie qui ne remet pas en cause l'appréciation admirative du début : « Par les mêmes sentiers où leurs aïeux suivaient le Poverello en écoutant son enseignement mystique, ces garçons allaient à la lumière des temps nouveaux : les miracles, qu'ils viennent du ciel ou qu'ils viennent de la science, auront toujours la ferveur des foules. Et n'était-ce pas miraculeux qu'une auto, portant dans ses flancs des sources électriques, vint donner en spectacle aux habitants des collines ombriennes la figure vivante du dieu nouveau et les tableaux mouvants de ses évangiles ? On verrait, ce soir, la parabole du bon grain italien, l'histoire merveilleuse de la charrue qui marche toute seule, et ces Terres promises aux fidèles de l'avenir : la Tunisie, l'Albanie, la Corse »<sup>15</sup>.

Ce qui, dans le système fasciste, retient le plus l'attention de Maurice Bedel est la disparition de la liberté. Après un séjour de deux semaines à Rome, il étouffe littéralement : « L'atmosphère politique y tient l'esprit dans une sorte d'oppression qui lui donne vite, comme à tout prisonnier, le goût de l'évasion »<sup>16</sup>.

Aussi prend-il le train pour la province. Mais, durant le voyage, il se trouve à nouveau paralysé par les mesures de contrôle omniprésentes : « J'en fus bien empêché par la présence dans les couloirs de ces sombres miliciens qui vont et viennent d'un soufflet à l'autre, plongeant dans chaque compartiment un regard chargé d'une curiosité inquiétante. Il vous brosent le ventre de l'étui de leur revolver et, comme le mot pardon est rayé du langage fasciste, ils vous marchent sur les pieds sans que l'on sache si c'est par avertissement ou par inadvertance »<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> Eric Vial, *Guerres, sociétés et mentalités. L'Italie du premier XXe siècle*, Seli Arslan, Paris, 2003, p. 118.

<sup>14</sup> *Fascisme an VII*, p. 94.

<sup>15</sup> *Ibid.* p. 95.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 83.

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 85.

L'ambiance, même dans les campagnes, est si pesante que, selon le voyageur, les cultivateurs semblent « remplir un devoir plutôt qu'accomplir une tâche »<sup>18</sup>.

Ce qui paraît le plus lourd à Bedel, c'est l'ordre moral que fait régner le régime, l'atmosphère digne et puritaine qu'il impose à chacun, une vie dans laquelle l'ennui le dispute à l'oppression. Il montre que les amoureux n'osent plus s'aventurer sous les ombrages du Pincio où ils sont traqués par les chemises noires. Les femmes sont confinées chez elles et invitées à se consacrer entièrement à leurs enfants. Les mendiants ont disparu de la capitale. Les fonctionnaires affectent une correction qui confine à la raideur. Les touristes amateurs de fantaisie se font rares dans un pays dont les habitants, dit le Duce, ne veulent plus être représentés « avec le bonnet de l'aubergiste » et être considérés comme des pourvoyeurs de plaisirs. Ce climat empesé est bien conforme aux vœux du dictateur qui déclare : « La vie telle que la conçoit le fascisme est grave, austère, religieuse. Le fascisme méprise la vie commode. Il croit encore et toujours à la sainteté et à l'héroïsme »<sup>19</sup>.

Mussolini, à partir d'un exemple concret, confirme ce programme devant Maurice Bedel : « Depuis que j'ai interdit à la presse d'en donner la relation, il n'y a presque plus en Italie de drames passionnels. Vous savez que la presse italienne est la plus libre du monde... Eh bien, j'ai dû, malgré cela, séquestrer le journal de mon frère Arnaldo, le *Popolo d'Italia*, qui avait publié le récit d'un drame passionnel (...). Et vous pouvez penser que le récit de cette mort inspirait à d'autres femmes l'idée d'en faire autant »<sup>20</sup>. Elargissant son propos, le Duce conclut : « Rome deviendra la ville du monde où la moralité sera la plus élevée, où la vie publique, la rue auront la tenue la meilleure »<sup>21</sup>.

Bedel désapprouve cette volonté de tremper l'âme d'un peuple bon gré mal gré et se demande si l'Italie n'est pas devenue « le triste jardin de toutes les vertus »<sup>22</sup>. Il se rassure juste un peu quand il constate que les chauffeurs de taxi et les garçons de café, pourtant élevés à l'école d'une austère dignité, acceptent les pourboires<sup>23</sup>.

### ● L'adhésion au régime

« La jeunesse sert et obéit avec joie », déclare Mussolini à Bedel<sup>24</sup>. Celui-ci ratifie cette affirmation. Pour lui le dictateur est un prince de la jeunesse, « sévère mais adulé, exigeant mais comblé ». Il ajoute : « C'est naturellement chez les jeunes gens que l'on rencontre la plus ardente admiration pour Mussolini. Elle va parfois jusqu'à la phraséologie mystique »<sup>25</sup>.

Bedel ressent le même sentiment d'adhésion chez les paysans quand il observe leur comportement, particulièrement leur respect pour les symboles du régime. Le Français pense que la population, confiante dans l'envergure de son chef et la destinée de son pays, a sacrifié volontiers sa liberté, cela sans déchoir : « La discipline consentie maintient, malgré les apparences, le cœur en état d'allégresse. L'Italie fasciste est aux ordres de Mussolini comme une équipe de football aux ordres de son capitaine »<sup>26</sup>.

De fait, les historiens, à commencer par Renzo De Felice, admettent qu'il y eut une adhésion réelle au fascisme et que Mussolini, comme dit Pierre Milza, fut « adulé par la

---

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 86.

<sup>19</sup> Cité par Max Gallo, *op. cit.* p. 224.

<sup>20</sup> *Fascisme an VII*, p. 14-15.

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 16.

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>23</sup> Max Gallo, *op. cit.* Insiste sur l'importance de la corruption, p. 228.

<sup>24</sup> *Fascisme an VII*, p. 12.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 39.

<sup>26</sup> *Ibid.* p. 119-120.

majorité des Italiens »<sup>27</sup>. Cette acceptation se révélait sincère ou opportuniste, mais elle pouvait s'expliquer. Pour les classes moyennes ou populaires non socialistes, le Duce avait évité à son pays les affres de la guerre civile. Issu du peuple, il connaissait les besoins réels de ses compatriotes et pouvait les défendre contre le grand capital. Pour les catholiques il réconciliait l'Etat et l'Eglise, nouait une sorte d'alliance entre les deux institutions et prenait ainsi une stature d'homme providentiel. Le renouvellement des générations servait aussi le régime. Avec la disparition, du fait l'âge, des antifascistes, leur silence forcé ou leur exil, beaucoup de jeunes arrivaient à la majorité sans avoir connu une culture autre que fasciste et sans avoir fait l'expérience de la violence squadriste. Enfin Mussolini savait flatter la sensibilité de ses contemporains ; Pierre Milza observe : « Ce que nombre d'Italiens apprécient dans la liturgie fasciste, c'est son caractère théâtral et ce qui les captive chez le Duce, c'est son talent de ténor et d'acteur »<sup>28</sup>.

Cependant Bedel nuance son jugement et pense que la force de la répression fait comprendre certaines adhésions : « A Rome, le son de la voix a été mis au diapason de la prudence. On sait ce qu'il en coûte d'exprimer hautement et clairement une opinion subversive. Il entre donc une certaine part d'affectation dans la rigueur des mœurs, dans la sévérité des façons »<sup>29</sup>.

Il est vrai que le régime de Mussolini, sans être aussi dur que celui d'Hitler, traque les opposants. Au début des années 1930, le nombre des perquisitions s'élève chaque semaine à environ 20 000<sup>30</sup>. L'effectif des personnes condamnées pour des faits politiques, à des peines d'une durée moyenne légèrement supérieure à cinq ans, atteint 219 en 1927 et 636 en 1928<sup>31</sup>. De 1930 à 1934, la seule OVRA procède à 6 000 arrestations<sup>32</sup>.

Enfin Bedel conduit son lecteur à Naples dans un chapitre qu'il intitule « La revanche de la mandoline ». Dans la grande ville du sud, il ne retrouve pas la sévérité, l'austérité et la discipline du fascisme romain. A Naples, le premier rival du régime est Dieu : « Le Dieu des Napolitains est débonnaire et familier. Il se promène dans la rue habillé en moine (...). Il tient bureau de charité dans chacune des trois cent cinquante églises et il n'y chôme pas. Il a pour auxiliaires une foule de saints de grand renom. De plus, il a multiplié les postes de secours : il n'est pas un coin de rue, un carrefour, une place où quelque image miraculeuse, ornée de fleurs et de lumières, n'offre ses soins aux malades et aux déshérités. Il sait prendre son monde. Il ne fonce pas les sourcils, il ne roule pas les yeux, il ne jette pas le menton en avant (...). Le dieu des jeunes Romains s'écrie : il faut être dur ! Le Dieu des Napolitains n'est pas nietzschéen ; il est franciscain. Je crois les gens de Naples plus enclins à suivre celui-ci que celui-là »<sup>33</sup>.

Bedel se promène dans les rues du vieux centre. Il rencontre des marchands de légumes qui chantent comme Caruso, des montreurs de marionnettes, des musiciens ambulants, des amoureux ; il hume mille odeurs fortes ; il est envahi de musiques et d'images colorées qui forment comme « la synthèse des douleurs et des joies, des désirs et des plaisirs d'une multitude vibrante, passionnée, sensuelle »<sup>34</sup>. Le visiteur se demande : « Les puritains de Rome viendront-ils à bout de tant de plaisir de vivre ? ». La réponse est assurément négative. Naples a appartenu aux Grecs, aux Romains, aux Normands, aux Allemands, aux Angevins, aux Espagnols, aux Autrichiens, aux Français, et elle n'a jamais cessé d'être elle-même.

---

<sup>27</sup> Pierre Milza, *op. cit.* p. 457.

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 561.

<sup>29</sup> *Fascisme an VII*, p. 55.

<sup>30</sup> Pierre Milza, *op. cit.* P. 568.

<sup>31</sup> Danilo Veneruso, *L'Italia fascista (1922-1945)*, Il Mulino, Bologne, 1981, p. 155.

<sup>32</sup> Renzo De Felice, *Mussolini*, t. 3. *Gli anni del consenso (1929-1936)*, Einaudi, Turin, 1974, p. 86.

<sup>33</sup> *Fascisme an VII*, p. 103-104.

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 107.

## ● France et Italie

Maurice Bedel se penche enfin sur les relations franco-italiennes. Il observe d'abord chez les personnes qu'il rencontre un élan spontané et amical envers lui. Il est accueilli, fêté et comblé de prévenances. Il remarque aussi l'intérêt que ses hôtes portent au mouvement artistique et littéraire français. Il conclut de toutes ses expériences que les deux pays sont plus séparés par des idées que par des sentiments.

Car Bedel voit bien qu'il existe un contentieux et que l'Italie nourrit des griefs contre sa voisine. Au cours de son séjour, il est précisément spectateur de manifestations antifrançaises. Il n'indique pas l'origine de celles-ci, sauf qu'elles tympanisent le verdict rendu par un jury parisien. Il s'agit vraisemblablement du procès de Sergio di Modugno qui, en septembre 1927, avait assassiné le comte Carlo Nardini, vice-consul d'Italie à Paris. Le meurtrier est seulement puni par une peine de deux ans de prison. Bedel décrit en ces termes la réaction de la foule : « Je venais de la voir bafouer notre drapeau, promener par les rues des pancartes où la France était vouée à la malédiction et à la mort, conspuer les innocents pensionnaires de la Villa Médicis (...). Un public placide assistait à ces ébats turbulents ; les conducteurs de tramways, les chauffeurs de taxi, sans oser maugréer, laissaient passer ce fleuve et ses débordements. Et les seules victimes de ces désordres furent l'histoire, la géographie et les mathématiques que ces jeunes avaient abandonnées sans scrupules pour courir le Corso en maudissant la France »<sup>35</sup>.

Bedel nuance certes l'impact de la manifestation en relevant l'apparente indifférence des passants. Cependant, spontanée ou plus probablement suscitée par le gouvernement italien, la réaction antifrançaise existe bien. Bedel confirme cette réalité par l'analyse de la presse transalpine qui s'en prend fréquemment au pays voisin : « Notre pays est offert comme plat de résistance, rarement comme dessert ou entremets, mais il y a toujours du français à manger (...). Je veux croire que nos amis italiens ne se laissent pas prendre, dans leur généralité, aux apparences de ces mets. L'excès même des condiments qui les assaisonnent doit leur en faire soupçonner la qualité douteuse. Pourtant, et si sceptiques que puissent demeurer ceux qui l'absorbent, la mauvaise cuisine finit toujours par gêner l'estomac, troubler le sang et mettre l'humeur au noir »<sup>36</sup>.

Bedel énumère ensuite les raisons de l'animosité italienne. Ses interlocuteurs reprochent aux Français de rester obstinément fidèles au parlementarisme qui remet le pouvoir à des individus médiocres et corrompus. Cette cécité empêche les adeptes d'une démocratie désuète de comprendre la réalité prenant corps dans l'Italie nouvelle, le dynamisme et la puissance morale de celle-ci. Bien plus, ajoutent les personnes rencontrées par Bedel, les seuls Italiens qu'écourent les Français sont les réfugiés antifascistes qui vocifèrent et complotent contre leur patrie. Quand Bedel objecte que les fuorusciti doivent bénéficier des lois de l'hospitalité, ses amis répliquent : « Bon, mais faites-les respecter par ceux que vous accueillez. Interdisez à leurs journaux de paraître, à leurs comités de se réunir, à leurs orateurs de prendre la parole, à leurs adhérents d'assassiner les nôtres »<sup>37</sup>.

Ces analyses se trouvent dans l'ensemble corroborées par les historiens. Mussolini qui parle le français connaît le passé et la littérature de ce pays. Sa sympathie s'oriente spontanément au début vers Paris. Mais le manque d'égards du partenaire le blesse ; la victoire électorale du Cartel des gauches en 1924, dont Bedel ne parle pas, le choque ; la politique favorable à la Yougoslavie l'inquiète ; l'agitation antifasciste que la France lui paraît

---

<sup>35</sup> *Ibid.* p. 34-35.

<sup>36</sup> *Ibid.* p. 32-33.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 37-38.

tolérer l'exaspère et l'empêche de se rapprocher de Paris, même après le retour de la droite au pouvoir en 1926<sup>38</sup>.

A sa série d'explications, Bedel ajoute une dimension morale. Il brosse d'abord un portrait flatteur de la France : « Sous un climat aimable et sans rudesse, nos provinces nourrissent une population de natalité modérée ; favorisée par les effets d'une longue tradition, une élite de savants, de soldats, d'écrivains succède à une autre ; nous produisons des Pasteur, des Foch, des Loti avec la même aisance que nous produisons du blé, du champagne et des jolies femmes »<sup>39</sup>.

Selon Bedel, l'Italie ne peut que jalouser cette heureuse fortune, de même que la puissance politique et militaire de la France, l'étendue de son empire et même sa place sur la carte de l'Europe : « Notre jalouse amie recherche avec passion les signes de notre déchéance et de notre mort prochaine(...). Arrivée trop tard au théâtre de l'Europe, elle occupe un strapontin auprès de notre fauteuil et, ne se sentant pas de taille à nous déloger, elle guette impatiemment le malaise, la défaillance, voire l'attaque d'apoplexie qui nous amènera à le quitter nous-mêmes »<sup>40</sup>.

Seul réconfort pour la France, ce sentiment d'envie n'a rien de bas et d'hypocrite puisqu'il se manifeste ouvertement, s'exprime dans les journaux, se clame dans la rue.

Le tableau de l'Italie en l'an VII du fascisme, proposé par Maurice Bedel, ne prend pas la forme d'un traité savant ou d'un compte rendu classique. C'est une composition impressionniste, juxtaposant de petites touches, des rencontres, des observations, des intuitions.

L'analyse se veut équilibrée, ce qui est manifeste dans le portrait de Mussolini qui apparaît sous un jour plutôt sympathique, débarrassé de ses aspérités les plus déplaisantes. En ce sens, Bedel se situe bien dans la mouvance de la droite française qui, à cette époque, excuse généralement le dictateur, l'admire pour son élan anti-révolutionnaire, espère une entente diplomatique avec lui et va jusqu'à jeter un voile pudique sur ses fautes, comme les manœuvres, pourtant nuisibles à la France, de l'agent provocateur Ricciotti Garibaldi en 1926<sup>41</sup>.

Cependant l'auteur ne cache pas la nature autoritaire du régime, la triste et peut-être factice austérité qu'il impose. Bedel montre même que si l'adhésion des Italiens au fascisme et la popularité du Duce sont réelles, ce que les historiens ratifient, cette acceptation peut être forcée dans certains cas et ne correspond pas à la nature profonde des Transalpins, surtout ceux du sud. Il nuance aussi les positions anti-françaises du gouvernement de Rome, choix sans doute imposé d'en haut et suivi principalement par une jeunesse peu expérimentée, embrigadée, prompte à l'enthousiasme.

La question des relations franco-italiennes et la comparaison entre les deux pays forment en fait le point central du livre. Maurice Bedel se sent profondément français, héritier d'une culture ancienne et exceptionnelle. Quand il décrit la jalousie des Italiens pour leurs voisins, il n'affirme jamais que cette envie est dépourvue de fondement. La supériorité de la France constitue pour lui un fait d'évidence. Dans sa conclusion, il revient sur la question de la liberté et se fait explicite : « Quittez l'Italie après un séjour de quelques semaines, franchissez la frontière et dites-moi si l'air ne vous semblera pas soudain plus libre à vos poumons, si l'envie ne vous prendra pas de circuler, pour le plaisir de circuler, dans les

---

<sup>38</sup> Cf. Maurice Vaussard, *Histoire de l'Italie contemporaine, 1870-1946*, Hachette, Paris, 1950, p. 220. Pierre Milza et Serge Berstein, *L'Italie, la Papauté, 1870-1970*, Masson, Paris, 1970, p. 88.

<sup>39</sup> *Fascisme an VII*, p. 61.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 62-63.

<sup>41</sup> Cf. Pierre Milza, *L'Italie fasciste devant l'opinion française*, Colin, Paris, 1967. Ralph Schor, Les Italiens dans les Alpes-Maritimes in *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Ecole française de Rome, 1986.

couloirs du train enfin débarrassés des miliciens en armes ; dites-moi si vous ne vous mettez pas aussitôt en quête d'un compagnon de voyage avec qui critiquer à haute voix la politique de M. Poincaré, histoire de taper sur le gouvernement sans risquer l'exil ou la déportation. Dites-moi si vous ne serez pas enchanté d'être Français »<sup>42</sup>

En somme Maurice Bedel appartient bien à la droite française qui souhaite une entente avec l'Italie. Mais, tout en affichant un réel et sincère attachement pour la sœur latine, il continue, comme les Français de jadis, à toiser celle-ci de haut. Ce qui est plus original, ce sont ses réserves sur la nature du régime et les limites de l'adhésion populaire : s'entendre avec l'Italie, oui ; lui ressembler, non. Si Bedel ne tombe pas totalement sous le charme, c'est que cet intellectuel possède à un haut degré deux traits de personnalité qui se concilient mal avec le totalitarisme : l'esprit critique et l'ironie.

---

<sup>42</sup> *Fascisme an VII*, p. 122 ;